

ment la participation de tous au pouvoir, fait une révolution et versé tant de sang pour l'obtenir, le peuple s'en désintéresse.

L'exercice de cette souveraineté, chez la plupart, ne va guère plus loin que la lecture du journal et le besoin tout platonique d'être renseignés sur le fait du jour. Les hommes de bien semblent n'avoir plus d'énergie en dehors de la sphère tranquille de leur vie privée. Ils sont d'une passivité déplorable sur le terrain de la lutte sociale et religieuse ; au point que c'est là, peut-être, dans cette abstention, dans cet effacement des catholiques et des honnêtes gens, plus encore que dans la puissance de nos adversaires, qu'il faut chercher la cause réelle de nos humiliations et de nos malheurs.

Dans quelle mesure, Messieurs, cette apathie entrave-t-elle les desseins de Dieu sur notre pays ? Car, enfin, il est temps, n'est-ce pas, que le ciel intervienne ?

Nous avons assisté à ce long travail de déchristianisation sociale qui a énervé la France, qui l'a déconcertée et livrée, sans défense et sans voix, comme une victime dont on se joue, à ses pires ennemis. En moins de vingt ans, sous ce régime d'athéisme, ses meilleures ressources ont été compromises. Elle a laissé gaspiller follement tous les trésors de son esprit et de son cœur. Son crédit a paru fléchir sous le poids de cette épreuve, et il semble qu'un nuage ait obscurci l'éclat de son renom parmi les nations. Tout a été atteint, compromis, amoindri, et l'on se demande quels expédients humains sauront nous tirer des embarras où se débat actuellement notre politique. Ah ! je le sais, en des temps plus malheureux encore, notre patrie a fait preuve d'une vitalité extraordinaire : elle a des réveils qui surprennent, et son histoire ne permet pas que l'on désespère jamais de la nation française ; l'étranger, d'ailleurs, ne s'y trompe point. Mais ce qui est incontestable, c'est que les sectes ont fait leur œuvre de destruction et qu'il n'a pas tenu à elles qu'elle ne fût plus complète.

Quant à nous, catholiques, nous avons parlé, nous avons protesté ; nous en avons appelé à la justice, à l'équité, sans grand succès, il faut l'avouer ; nous avons prié aussi ; et chaque jour, à mesure que la légalité se retourne contre le bon droit, nous répétons avec plus d'instance le *Salva nos perimus* ! Mais s'il est vrai que la Providence veut s'appuyer sur l'effort de l'homme et qu'elle exige notre concours jusqu'à l'immolation, jusqu'au sacrifice, pouvons-nous dire qu'elle nous a trouvés toujours franchement et résolument déterminés à l'action ? *Nondum venit hora mea*, répondit souvent le Seigneur Jésus Christ à ceux qui le pressaient d'intervenir. Dans le cas présent, est-ce l'heure de Dieu qui n'a pas sonné encore ou bien serait-elle retardée par nos hésitations, nos défaillances et nos divisions ?

Un jour, à Cana, pour éviter à des amis l'humiliation où leur imprévoyance et la sottise de serviteurs malavisés les avaient mis, la Sainte Vierge, prise de pitié, avait exposé leur détresse à son Fils pour qu'il y remédiât. Or, cette initiative ne cadrerait pas avec la pensée intime de Jésus. " Son heure n'était pas venue, " et il le fit entendre. Cependant, assurée que sa prière ne resterait pas sans écho, Marie recommanda aux gens de service de faire tout ce que le Seigneur ordonnerait *Quodcumque dixerit vobis facite*